

La critique, l'idéologie et l'opinion

Pierre Popovic, *Entretiens avec Gilles Marcotte. De la littérature avant toute chose*, Montréal, Liber, 1996, 198 p., 20 \$.

Max Roy

Numéro 85, printemps 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39070ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, M. (1997). Compte rendu de [La critique, l'idéologie et l'opinion / Pierre Popovic, *Entretiens avec Gilles Marcotte. De la littérature avant toute chose*, Montréal, Liber, 1996, 198 p., 20 \$.] *Lettres québécoises*, (85), 36–37.

La critique, l'idéologie et l'opinion

En se racontant, Gilles Marcotte raconte le Québec des cinquante dernières années et livre des positions très arrêtées en matière de critique et de littérature.

ÉTUDES LITTÉRAIRES
Max Roy

DANS SES ENTRETIENS AVEC GILLES MARCOTTE, Pierre Popovic parle peu, s'emploie plutôt à faire parler son vis-à-vis. S'il est bien question de littérature, c'est également l'occasion de résumer une vision de notre société. Le genre convient bien à un homme modeste, qui a peu de velléités autobiographiques. Marcotte peut ainsi retracer son itinéraire de journaliste, d'écrivain, de critique et de professeur. Il s'en dégage une certaine histoire du Québec des cinquante dernières années. Cela constitue aussi, et de façon explicite, un livre d'opinion.

« Les circonstances de la vie »

La première partie du livre est consacrée aux « circonstances de la vie » qui ont mené Marcotte de Sherbrooke à Montréal, du séminaire au journalisme et de la critique à la carrière universitaire. Marcotte a été journaliste à *La Tribune* de Sherbrooke, où œuvrait Alfred DesRochers, puis chroniqueur littéraire au *Devoir* (1948-1955), dirigé par André Laurendeau. Il écrira plus tard à *La Presse*. Il doit alors se doter lui-même d'une culture littéraire, absente tant dans la famille que dans le milieu scolaire. Dans les études classiques, précise-t-il, « la littérature comme telle, la littérature comme risque, aventure » (p. 52) n'existait vraiment pas. Plus largement, la jeunesse a été vécue dans une atmosphère de refus et de peur du monde caractéristique de l'époque, et qu'a subie, avant lui, Saint-Denis Garneau, l'un de ses auteurs de prédilection. D'ailleurs, notre retard historique lui paraît incontestable avant la Révolution tranquille. Difficile, en effet, de ne pas considérer le passé à travers l'esprit de cette époque. Marcotte cite en exemple le *Refus global*, qui est devenu l'emblème de la résistance et de la révolte intellectuelles à l'ère duplessiste, et il souligne que ce que « nous lisons aujourd'hui, c'est le *Refus global* inventé, réinterprété, relu par les intellectuels des années soixante » (p. 63). Il voudrait, en tout cas, échapper à un tel effet idéologique tout en conservant la nostalgie de certains moments festifs, en particulier l'exposition universelle de 1967.

Collaborateur régulier à *Liberté* et, plus récemment, à *L'actualité*, c'est surtout à *Cité libre*, à son idéologie, qu'il s'identifie aujourd'hui encore, ne manquant pas de souligner que les Pelletier, Trudeau, Geoffroy « étaient dans l'action sociale, eux, [...] jusqu'au cou »

(p. 62). Tout ce qu'il peut « reprocher à la revue, c'est une certaine insensibilité au langage littéraire, particulièrement au langage poétique que commençaient à élaborer, à cette même époque, les jeunes de l'Hexagone » (p. 62). Cet attachement de Marcotte à la poésie de l'Hexagone est tout à l'opposé de son aversion du formalisme. Aux environs de 1967, affirme-t-il, disparaît le véritable Hexagone et, avec *La Barre du Jour* et *Les Herbes rouges*, le formalisme

n'a pas succédé au « réalisme » de l'Hexagone, mais il a tout bonnement tenté d'assassiner la poésie. Il y a réussi en partie, d'ailleurs. La poésie se survit dans quelques poètes, surtout ceux de la génération de l'Hexagone ; globalement, elle est moribonde, malgré sa prolifération trifluvienne, ou peut-être à cause de cette abondance même. (p. 120)

Cette opinion littéraire — pas nécessairement partagée — a pour pendant une position critique non équivoque. En effet, le critique est peut-être « un guide du consommateur » (p. 105), il n'est jamais neutre. Marcotte ne cesse de dire que la littérature est et doit être autonome à l'égard de l'idéologique, mais il reconnaît que le critique, l'intellectuel « travaille, lui, dans l'idéologique, il ne peut pas éviter d'entrer dans le concert des discours » (p. 148). À Popovic qui lui demande, d'entrée de jeu, s'il ne se sent pas devenir lui-même l'institution, il répond que cette idée lui est étrangère. Quant au style, celui qui se dit « un peu journaliste dans [ses] travaux universitaires et un peu universitaire — discrètement ! — dans [ses] articles destinés au grand public » (p. 17) a opté très tôt pour l'écriture simple contre l'écriture ornée qu'exigeait son professeur de rhétorique.



Gilles Marcotte

Après *Une littérature qui se fait* (réédité en 1995), Marcotte persiste à dire que la littérature influe sur la réalité et qu'elle appartient à tous :

La littérature n'est pas une spécialité, une chasse gardée ; elle appartient, de droit, à tout le monde. Elle n'est pas l'affaire d'une minorité, et je suis assez fâché quand les sociologues, du haut de leur chaire de vérité, la rangent parmi les manifestations de la culture d'élite. (p. 106)

Il ajoute plus loin :

Les ravages produits par l'imitation de Pierre Bourdieu, dans nos départements de lettres, n'ont pas été petits. L'œuvre littéraire, quand elle n'a pas été considérée comme une dépendance servile de l'idéologie, s'est vue privée de toute qualité propre [...]. (p. 128)

« Textes et vérités probables »

Dans la deuxième partie, intitulée « Texte et vérités probables », Marcotte se dit passionné par le texte littéraire lui-même plus que par ce qui l'entoure. Il favorise l'apprentissage de la lecture par une rencontre, une « connaissance savoureuse » du texte, un plaisir, en somme, qui « ne s'enseigne pas » (p. 115). Du reste, Marcotte trouve abusif de parler de science de la littérature et il s'est généralement éloigné des « méthodes critiques ». S'il a pris le parti de Barthes contre Picard, en l'occurrence, les ouvrages de la « nouvelle critique » qui l'ont marqué étaient surtout ceux des praticiens comme Jean-Pierre Richard et Jean Starobinski.

Auteur de près de 1 500 textes, essentiellement des articles, quelques romans et des essais, Marcotte a beaucoup écrit sur la littérature québécoise, mais il est loin d'embrasser une cause. D'après lui, on a remplacé, ici,

The Great American Novel par un thème beaucoup plus consolant, beaucoup plus gratifiant, celui de la littérature nationale, de la littérature québécoise. Pas besoin d'attendre, là, d'espérer, c'est tout fait, il n'y a qu'à ramasser : voyez les énormes tomes du Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec. Petite littérature est devenue grosse, d'un coup. En même temps, il faudrait peut-être dire hélas, l'idée même de grandeur est disparue. (p. 45)

Il dira plus tard : « Les navets les plus évidents doivent leur survivance à la nécessité de constituer un corpus national. » (p. 124) Qui contestera que toutes les œuvres recensées dans le *DOLQ* n'ont pas la même valeur ? Le parti pris de Marcotte est évident et il l'empêche d'admettre le sens de tels inventaires.

« Les lieux d'où l'on parle »

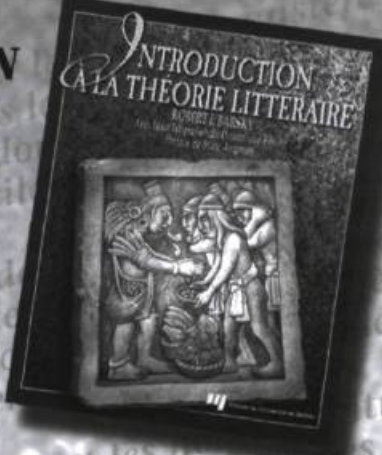
Dans la dernière partie, intitulée « Les lieux d'où l'on parle », Marcotte est appelé à préciser sa pensée sur le nationalisme, son « ennemi intime numéro un », selon l'expression de Popovic, dont il déplore les effets de globalisation et de mystification. Il dénonce notamment « la place démesurée qu'on a accordée, dans plusieurs institutions, à la littérature québécoise, qui a supplanté la française » (p. 153). De quelle place s'agit-il, justement, et combien d'institutions sont concernées ? L'affirmation est faite au nom de la rumeur qu'elle contribue à

nourrir. C'est le propre de l'opinion ! Il faut dire que Marcotte s'exprime très librement ici sur une multitude de sujets : la pensée de McLuhan, la musique rock, la religion, l'action politique, l'influence de Lionel Groulx, celle de de Gaulle, la crise d'Octobre, qui lui apparaît comme « une crise villageoise, la crise d'un village où tout le monde se connaissait personnellement » (p. 158). À la demande de Popovic, Marcotte réfute un à un les arguments du manifeste des intellectuels indépendantistes publié à l'occasion du référendum de 1995. En commentant « le retour d'un intégrisme et d'un puritanisme intellectuels », il renforce sa critique de la littérature nationale et de l'enseignement universitaire en général :

Je me demande parfois si, en accordant une si grande importance dans nos programmes à la littérature québécoise [...] nous n'avons pas fait le même genre d'opérations que les studies... [...] L'université est-elle fidèle à sa mission en créant ainsi des programmes découpés selon les débats du jour, des thèmes qui seront vite remplacés par d'autres ? (p. 180-181)

Comme la plupart des interrogations de Marcotte, cette dernière question n'est pas mauvaise. Elle est tout simplement non pertinente ici, compte tenu de la place réelle de la littérature québécoise ou des thèmes du jour dans l'enseignement universitaire. Ce qu'elle risque de servir, c'est un intégrisme culturel, justement, qui motive la chasse à l'impur. Aussi bien que la littérature, elle-même, l'université n'est-elle pas le lieu de toutes les rencontres et de tous les questionnements ? À moins qu'elle ne devienne, avec le poids des opinions, celui des certitudes. ■

Vient de paraître



INTRODUCTION À LA THÉORIE LITTÉRAIRE

Robert F. Barsky
Préface de Marc Angenot

Les différentes théories littéraires expliquées et replacées dans leur contexte sociohistorique.

- LES GRANDS LINGUISTES
- LES GRANDES ÉPOQUES
- LES GRANDES THÉORIES

Presses de l'Université du Québec
2875, boul. Laurier,
Sainte-Foy (Québec) G1V 2M3
Téléphone : (418) 657-4399 • Télécopieur : (418) 657-2096
Adresse électronique : marketing@puq.quebec.ca